

## **Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référénciation**

---

**Lorenza Mondada**  
**Institut de Linguistique, Université de Lausanne**  
**Séminaire de linguistique française, Université de Fribourg**

**Danièle Dubois**  
**CNRS, Paris**

---

### **Résumé**

L'idée selon laquelle le langage est un système d'étiquettes qui collent plus ou moins bien aux choses traverse l'histoire de la pensée occidentale. S'y oppose une autre conception selon laquelle les sujets construisent, à travers des pratiques discursives et cognitives socialement et culturellement situées, des versions publiques du monde.

Selon cette deuxième vision, les catégories et les objets de discours par lesquels les sujets saisissent le monde ne sont ni préexistants, ni donnés, mais s'élaborent au fil de leurs activités, en se transformant selon les contextes. Dans ce sens, catégories et objets de discours sont marqués par une instabilité constitutive, observable à travers des opérations cognitives ancrées dans des pratiques, des activités verbales et non verbales, des négociations dans l'interaction.

Il existe toutefois des pratiques qui exercent un effet stabilisateur observable par exemple dans la sédimentation des catégories en prototypes et en stéréotypes, dans les procédures pour fixer la référence dans le discours, ou dans le recours aux techniques d'inscription comme l'écriture ou les visualisations qui permettent de maintenir et de "durcir" catégories et objets de discours.

## 1. De la "référence" aux processus de "référenciation"

La question de savoir comment le langage réfère au monde a été posée depuis longtemps dans divers cadres conceptuels. Si les réponses sont différentes, la plupart présupposent ou visent une relation de correspondance entre les mots et les choses, correspondance donnée, préexistante et perdue, ou à retrouver, à trouver dans l'exercice de l'activité scientifique par exemple. Cette perspective s'exprime à travers les métaphores du miroir et du reflet, et, plus récemment, du "mapping" et du "matching", qui réfèrent toutes à une conception spéculaire du savoir et du discours, conçus comme une *re-présentation* adéquate de la réalité (Rorty, 1980). Cette conception investit plusieurs niveaux de l'analyse du langage: ainsi la syntaxe fut évaluée en relation à sa capacité de cartographier l'"ordre naturel du monde", les grammaires furent conçues pour correspondre à une logique profonde sous-jacente à la langue et en mesure de capturer les structures du monde (Padley, 1985; Cohen, 1977; Grace, 1987). Plus récemment, dans le cadre de la linguistique cognitive, la même conception traite le système linguistique en termes de "grammaire spatiale" et de "motivation iconique", dans la tentative de fonder les structures linguistiques sur des principes cognitifs "naturels" (Dubois & Resche-Rigon, 1995). Cette conception se manifeste aussi à travers la recherche de langues idéales (Eco, 1993), stimulée par la tentative utopique de trouver ou de construire une langue parfaite en adéquation totale avec le monde. Cette perspective est partagée par le discours ordinaire et le sens commun: la croyance en un monde extérieur est une propriété centrale de la "raison mondaine" ("mundane reason", Pollner, 1987), qui donne une intelligibilité et une descriptibilité à la réalité quotidienne, à ses représentations ordinaires, aux raisonnements de tous les jours; qui permet en outre de traiter les contradictions ou les conflits entre des versions multiples et discordantes des "mêmes" réalités comme étant imputables à l'erreur ou à la folie. De la même façon, la démarche scientifique et le discours qu'elle produit, notamment dans les sciences expérimentales ou naturelles, repose sur l'assomption d'un pouvoir référentiel du langage qui est fondé et légitimé par un lien direct (et vrai) entre les mots et les choses.

On peut considérer que les sciences cognitives réactualisent cette question, avec ses présupposés et ses difficultés: les problèmes rencontrés par le traitement artificiel des langues naturelles (que ce soit en traduction

automatique, à propos du dialogue homme-machine, ou en robotique) révèlent la dimension problématique d'un modèle basé sur un "mapping" des mots sur les choses, qui évalue les performances discursives en mesurant leur degré de correspondance avec le monde extérieur. Ce point de vue présuppose qu'un monde autonome déjà discrétisé en objets ou "entités" existe indépendamment de tout sujet qui réfère à lui, et que les représentations linguistiques sont des instructions qui doivent s'ajuster adéquatement à ce monde<sup>1</sup>.

Nous nous proposons de reconsidérer ici quelques arguments concernant ce qui est à la base de cette conception et qui se manifestent de manière récurrente, en particulier dans les débats contemporains en sciences cognitives: nous nous focaliserons sur la notion de référence elle-même, à travers un questionnement relevant de la linguistique et de la psychologie cognitive. En effet - au lieu de partir du présupposé d'une segmentation a priori du discours en noms et du monde en entités objectives, et, ensuite, de questionner la relation de correspondance entre l'une et l'autre - il nous semble plus productif de questionner les processus de discrétisation eux-mêmes. Nous aimerions en outre souligner qu'au lieu de présupposer une stabilité a priori des entités dans le monde et dans la langue, il est possible de reconsidérer la question en partant de l'instabilité constitutive des catégories à la fois cognitives et linguistiques, ainsi que de leurs processus de stabilisation.

Ceci nous amène à déplacer notre attention du problème des entités de la langue, du monde ou de la cognition vers l'analyse des processus qui, en

<sup>1</sup> La problématique récente des "référents évolutifs" émerge au sein de ce cadre conceptuel. Charolles et Schnedecker (199: 106; cf. Schnedecker et Charolles, 1994: 197) définissent cette notion comme concernant "des expressions anaphoriques renvoyant à une entité qui subit, au fur et à mesure que le discours se développe, divers avatars portant gravement atteinte à son état, au point que l'on peut se demander si, au terme de ces avatars, on a toujours affaire à la même entité et si donc il est encore possible de parler de co-référence". Dans ce cadre théorique, les phénomènes considérés sont décrits comme des transformations d'objets dans le monde, auxquelles correspondent ou non des transformations de leurs labels verbaux. Une telle conception référentielle présuppose un monde objectif pré-existant au discours, des objets a priori discrets et stables et des unités discursives discrètes, dont la signification est donnée par leur cartographie d'objets du monde réel à travers la référence et la nomination. La "référence évolutive" se pose comme problème uniquement dans le cadre d'une référence objective et vraie, où non seulement le monde existe mais où existe aussi une série d'entités structurées préalablement à leur interprétation par un système cognitif. Voir la critique articulée qu'en font Apothéloz et Reichler-Béguelin (ici-même) en partant des mêmes présupposés que nous.

les constituant, assurent à ces entités une plus ou moins grande évidence et stabilité. Le problème n'est donc plus de se demander comment l'information est transmise ou comment des états du monde sont représentés de façon adéquate, mais de se demander comment les activités humaines, cognitives et linguistiques, structurent et donnent un sens au monde. En d'autres termes, nous parlerons de *référenciation*, en la traitant, ainsi que la catégorisation, comme relevant de pratiques symboliques davantage que d'une ontologie donnée. Comme le dit Rastier, la référenciation ne concerne pas "un rapport de représentation à des choses ou des états de choses, mais un rapport entre le texte et la part non linguistique de la pratique où il est produit et interprété" (1994: 19). Ces pratiques ne sont pas imputables à un sujet cognitif abstrait, rationnel, intentionnel et idéal, solitaire face au monde, mais à une construction d'objets cognitifs et discursifs dans l'intersubjectivité des négociations, des modifications, des ratifications de conceptions individuelles et publiques du monde.

En bref, en passant de la référence à la référenciation, nous allons questionner des processus de discrétisation et de stabilisation. Cette approche implique une vision dynamique qui rende compte non seulement d'un système cognitif "incarné", mais encore d'un sujet socio-cognitif médiant une relation indirecte entre des discours et le monde. Ce sujet construit le monde au cours de l'accomplissement de ses activités sociales et le rend stable grâce aux catégories - notamment aux catégories manifestées dans le discours. Ceci signifie que, au lieu de fonder implicitement une sémantique linguistique sur des entités cognitives abstraites, ou sur des objets a priori du monde, nous nous proposons de réintroduire explicitement une pluralité d'acteurs situés qui discrétisent et donnent sens à la langue et au monde, en y constituant individuellement et socialement des entités.

Cet article tente d'articuler nos expertises disciplinaires pour identifier les niveaux d'analyse linguistiques et psychologiques pertinents qui sont à prendre en considération lorsqu'on veut reformuler la question de la référence. Plus précisément, nous montrerons que cette question peut être revisitée en termes d'"objets de discours" (Mondada, 1994) et de "catégorisation" (Dubois, 1995). Ces approches linguistiques et psychologiques sont étroitement imbriquées, dans la mesure où elles sont

toutes deux concernées par des pratiques et des discours; elles doivent toutefois être différenciées afin d'éviter une réduction d'un niveau à l'autre. Le fondement commun de nos approches est l'importance accordée à la dimension intersubjective des activités linguistiques et cognitives, responsable de la production de l'illusion d'un monde objectif (de l'objectivité du monde), "prêt" à être saisi cognitivement par des individus rationnels.

Nous allons d'abord montrer que le changement et l'instabilité ne sont aucunement des exceptions ou des problèmes mais sont une dimension intrinsèque du discours et de la cognition; nous analyserons ensuite quelques procédures par lesquelles la stabilité est produite, créant des effets d'objectivité et de réalité - qui dès lors ne peuvent plus être considérés comme donnés, mais comme résultant de processus symboliques complexes.

## 2. L'instabilité généralisée

La littérature scientifique est traversée par le constat d'un grand nombre de divergences entre le langage ou la connaissance humaine et le monde, entre les noms, leurs sens communs, leurs usages, les concepts et les "choses". La perspective utopique (ou nostalgique) d'une cartographie parfaite entre les mots et les choses considère d'une part que les objets sont non seulement stables et donnés a priori d'un point de vue extensionnel (et perceptuel), mais aussi qu'ils ont des propriétés "essentielles", "intrinsèques" et "inhérentes" qui sont maintenues même lorsque l'objet évolue perceptuellement en "subissant" des transformations matérielles (voir Schnedecker et Charolles, 1994). D'autre part, cette perspective tend à interpréter les activités du sujet comme marquées par des "négligences", des "manques de précision", des "difficultés à nommer" ou même des "erreurs" et des "échecs", imputables aussi bien aux imperfections des langues "naturelles" (par opposition aux langues sacrées ou artificielles) ou au mauvais accomplissement, à l'incomplétude d'un système cognitif imparfait (populaire, ignorant, voire même pathologique ou, il n'y a pas si longtemps, hérétique).

D'une façon plus positive, nous voudrions analyser quelques données empiriques qui nous permettront de définir les processus sous-jacents à de

telles "imperfections", reconsidérées au contraire en termes de ressources linguistiques, discursives et cognitives nécessaires pour traiter efficacement de la référénciation. Dans ce qui suit, nous montrerons en premier lieu comment les catégories sont généralement instables, variables et flexibles. En deuxième lieu, nous analyserons ces instabilités comme étant inhérentes aux objets des discours et des pratiques, et comme étant liées à des propriétés intersubjectivement négociées des dénominations et des catégorisations dans les processus de référénciation: ces derniers ne sont plus considérés comme établissant un lien direct au monde, mais comme des processus se déroulant au sein d'interactions individuelles et sociales avec le monde et les autres, et au moyen de médiations sémiotiques complexes.

### 2.1. L'instabilité des relations entre les mots et les choses

Les catégories utilisées pour décrire le monde changent à la fois synchroniquement et diachroniquement: que ce soit dans les discours ordinaires ou les discours scientifiques, elles sont plurielles et mouvantes; elles sont controversées avant d'être fixées normativement ou historiquement.

#### 2.1.1. Variations synchroniques et diachroniques des usages catégoriels ordinaires

La variabilité des catégorisations sociales montre qu'il y a toujours, par exemple, plusieurs catégories possibles pour identifier une personne: celle-ci peut être également traitée de "anti-européen" ou de "nationaliste" selon le point de vue idéologique adopté; diachroniquement un "traître" peut devenir un "héros". Le problème a été posé plus radicalement par Harvey Sacks dans le cadre de l'ethnométhodologie: au lieu d'évaluer les catégories en en recherchant l'adéquation ou la vérité (par exemple en allant regarder si une personne catégorisée comme "noir" est effectivement un noir), il proposa d'étudier comment la catégorisation est un problème de décision d'appartenance qui se pose aux acteurs sociaux, et comment ils le résolvent en sélectionnant une catégorie plutôt qu'une autre dans un contexte donné. La question n'est donc plus d'évaluer l'adéquation d'un label "correct", mais de décrire dans le détail les procédures (linguistiques et socio-cognitives) par lesquelles les acteurs sociaux se réfèrent les uns aux autres - par exemple en catégorisant quelqu'un comme étant un "vieil homme" plutôt

qu'un "banquier" ou qu'un "juif", etc., et en tenant compte du fait que certaines de ces catégories peuvent avoir éventuellement des conséquences importantes pour l'intégrité de la personne (Sacks 1972; 1992).

De telles variations dans le discours pourraient être interprétées comme dépendant de la pragmatique de l'énonciation davantage que de la sémantique des objets. Dans ce cas, elles devraient affecter les objets sociaux davantage que les objets physiques, dont la sémantique pourrait être considérée comme échappant à l'idéologie, comme plus précise, stable, sinon reliée à des valeurs vraies. En fait on argumentera que non seulement il n'en est rien, que les objets sociaux ne sont pas une déviation de la façon "normale" de référer, mais que, de façon symétrique, il s'agit de considérer la référence aux objets du monde physique et naturel au sein d'une conception générale des processus de catégorisation discursive et cognitive tels qu'ils sont observables dans les pratiques situées des sujets.

Depuis la théorie des prototypes de Rosch, les approches de la catégorisation ont évolué du cadre philosophique classique traitant de la formation des concepts vers une perspective plus écologique qui considère que l'organisation de la connaissance humaine est motivée par des buts adaptatifs. Une telle conceptualisation se penche sur des "catégories mal formées", structurées de façon typique, opposées aux catégories logiques, définies par des conditions nécessaires et suffisantes; elle introduit des frontières floues entre catégories plutôt que sur des décisions tranchées d'appartenance catégorielle. Ainsi que Rosch l'explique clairement, "une autre façon d'assurer la distinctivité et la clarté de catégories rangées sur un *continuum* consiste à penser chaque catégorie en termes de cas typiques plutôt qu'en termes de frontières" (1978a: 36). Depuis lors, de nombreux auteurs ont souligné non seulement le caractère vague des catégories organisées par la typicalité en prototypes, mais aussi leur instabilité, labilité ou flexibilité à travers les contextes et les individus.

La régularité de la structure graduelle des catégories naturelles ne contredit pas le fait que les catégories ordinaires se configurent de façon plus ou moins "ad hoc" (Barsalou, 1983), entraînant une variabilité des segmentations possibles du continuum des expériences humaines. Ainsi, par exemple, le piano peut être catégorisé comme un instrument musical dans le contexte d'un concert, ou comme un meuble lourd et encombrant dans le contexte d'un déménagement - et l'on pourra aisément imaginer un

contexte discursif où la référence au piano parcourt successivement l'une et l'autre catégorie. Une adhérence particulière au contexte peut être obtenue par les catégories "ad hoc", comme celle des "choses à emporter de la maison en feu", catégorie pertinente dans le contexte où une personne est en train d'échapper à un incendie (Barsalou, 1983: 214). Les systèmes cognitifs humains semblent particulièrement adaptés à la construction de telles catégories flexibles, ad hoc et utiles à toutes fins pratiques, dépendant autant sinon davantage de la multiplicité des points de vue que les sujets exercent sur le monde que de contraintes imposées par la matérialité du monde.

D'un point de vue psycholinguistique, des expériences ont testé la façon dont les anaphores spécifient différemment une catégorie initiale dans des co-textes différents: ainsi par exemple, étant donnée la phrase "The bird walked across the barnyard", l'enchaînement attendu dans la phrase suivante est le défini "the chicken", davantage que "the robin", même si "robin" est généralement (c'est-à-dire sans spécifications contextuelles) un oiseau plus typique que "chicken" (Roth & Shoben, 1983: 349). En bref, les variations catégorielles, considérées ici comme des "catégories évolutives", peuvent être vues comme des ressources assurant une plasticité linguistique et cognitive et une garantie d'adéquation contextuelle et adaptative.

D'un point de vue linguistique, lorsqu'un contexte discursif est recadré (Goffman, 1974), les catégories peuvent être réévaluées et transformées, mêlant différents domaines, comme dans les métaphores, les recatégorisations ou les métalepses (Apothélos et Reichler-Béguelin, *ici-même*). La variation et la concurrence catégorielle émergent notamment lorsqu'une scène est vue de différentes perspectives, qui impliquent différentes catégorisations de la situation, des acteurs et des événements. La "même" scène peut, plus généralement, être thématisée différemment et peut évoluer - dans le temps discursif et narratif - en se focalisant sur différentes parties ou aspects. Ce domaine peut être approché en considérant les ressources linguistiques servant à thématiser une entité, à souligner la saillance d'un aspect spécifique ou d'une propriété d'un objet, à attirer l'attention du lecteur sur une entité particulière (Givon, 1989; Lambrecht, 1994; Berthoud & Mondada, 1995).

Même si l'on se penche sur des problèmes de dénotation des objets, on observe qu'une modification du contexte peut amener à des changements dans le lexique comme dans l'organisation structurelle des catégories cognitives. Par exemple, les variations peuvent être liées au fait que la compétence du locuteur suppose la capacité de nommer une variété de nouveaux objets dans de nouvelles situations. Comme Labov (1978) l'a montré dans une recherche expérimentale sur la dénotation, les frontières lexicales entre "cup", "glass" ou "bowl", utilisés pour référer à une série de dessins évoluant d'une forme à une autre, sont "vagues" (dans ses termes) ou instables (dans les nôtres): lorsqu'on demande aux sujets de choisir un mot ou un autre pour référer à la "même" série de dessins évoluant des "cups" typiques vers les "bowls" typiques, selon différents paramètres de forme, ceux-ci sont sensibles au contexte de la dénomination et non seulement à l'objet lui-même. Par exemple, le même dessin d'un contenant peut être appelé "cup" dans un contexte où l'on boit du café ou dans ce que Labov appelle un contexte "neutre", c'est-à-dire dans un contexte où le type de liquide contenu n'est pas spécifié; par contre ce label peut glisser vers "bowl" dans un contexte où il est question d'aliments et de soupe, ou même vers "glass" ou "china" dans un contexte où il est question de fleurs (1978: 229).

A un niveau psychologique - c'est-à-dire relevant de la cognition de l'individu - on peut rendre compte de telles instabilités dès que l'on cesse de traiter la variabilité comme une "erreur" ou une contradiction par rapport à des étiquettes qui seraient plus "vraies" que d'autres ou qui renverraient à des objets "réels"... Par exemple, notre recherche sur la catégorisation et la dénomination des plantes (Dubois et al., 1992) a montré une diversité de discours et de structures cognitives co-existant à propos des "mêmes" objets, et cela même chez différents types d'experts, selon leur domaine de spécialité. Durant l'évaluation d'un système expert sur les maladies des plantes, nous avons questionné deux types d'experts, des paysans cultivateurs de tournesols et des agronomes travaillant dans un centre de recherche. On a ainsi pu observer que les deux groupes catégorisent la "même" série de photographies de la "même" façon (c'est-à-dire qu'ils produisent la même partition des photographies). Toutefois, leurs commentaires verbaux de ces "mêmes" catégories sont différents: le discours des paysans réfère à des états de la maladie en évolution, pris comme des instantanées d'états évolutifs bien connus; alors que le discours

des biologistes réfère aux labels normés de la maladie et aux propriétés perceptives des plantes vues comme des symptômes.

Pour résumer, que l'on se penche sur des objets sociaux ou sur des objets "naturels", on remarque que ce qui est habituellement considéré comme un point stable de référence pour les catégories peut être décatégorisé, rendu instable, évoluer, sous l'effet d'un changement de contexte ou de point de vue. Notre argument consiste à dire que la "stabilité" résulte en fait d'un point de vue réaliste qui relie les catégories à des propriétés du monde - comme si l'objectivité du monde produisait la stabilité des catégories - au lieu de les relier à des discours socio-historiques et à des procédures ancrées culturellement. Si, par contre, on adopte ce deuxième point de vue, on ne sera pas surpris de lire que la carotte s'est transformée de racine ou de légume en fruit par décision de la Communauté Européenne le 1er janvier 1991. Une telle décision a été prise pour permettre au Portugal d'exporter sa confiture de carottes en respectant la définition catégorielle légale ou juridique de confiture, qui est une conserve de purée sucrée de fruits (Pelt, 1994: 45). Ainsi l'administration peut imposer une transformation catégorielle, alors même que la connaissance scientifique continue à considérer la carotte comme une racine et les pratiques alimentaires comme un légume.

En définissant la figure du *parangon*, Rastier (1991: 199) identifie les régularités de tels mécanismes aussi bien dans la description synchronique que diachronique de la sémantique lexicale. C'est le cas, au niveau de l'évolution historique du lexique, des processus de restriction d'un terme qui devient un prototype ou des processus d'extension et de valorisation d'un terme prototypique. Dans le premier cas, le mot "viande" désignant en ancien français les aliments en général, devient par restriction l'aliment par excellence; dans le deuxième cas, "bifteck" en français moderne, par extension synchronique, signifie non seulement une tranche de viande de boeuf mais plus généralement tout ce dont on a besoin pour vivre (dans l'expression "gagner son bifteck").

### 2.1.2. Instabilités catégorielles dans les controverses scientifiques

Si on peut s'imaginer facilement que des objets naturels puissent être destabilisés et changer par des décisions politiques ou administratives, il est moins courant de considérer les controverses scientifiques comme

procédant d'une façon similaire dans leur établissement d'étiquettes véridiques d'objets physiques. Si on considère la science comme un raisonnement pratique, historique et socialement situé, on s'aperçoit qu'elle est traversée par des problèmes fréquents d'instabilité catégorielle: on peut aller jusqu'à lire son histoire comme une succession d'affirmations et d'infirmités de catégories pertinentes.

Les controverses scientifiques sont provoquées par des jugements divergents d'appartenance ou de typicalité. Dans ce sens, les controverses manifestent différentes possibilités de catégorisation et ne sont résolues que lorsqu'une de ces possibilités est sélectionnée contre les autres et est retenue paradigmatiquement et normativement. C'est cette sélection qui sera légitimée et réifiée par l'histoire des sciences. Si l'on prend par exemple la catégorie des oiseaux, on peut voir que jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle les chauve-souris sont des oiseaux, même s'ils sont décrits comme des mammifères couverts de poils et non de plumes. Qui plus est, une controverse en paléontologie a été provoquée par la classification d'Archéopteryx, un animal avec des plumes mais incapable de voler, soit comme dinosaure soit comme oiseau. Pour les paléontologues qui croient que les dinosaures ont le sang froid, Archéopteryx est un ancêtre des oiseaux; pour les paléontologues qui croient que les dinosaures ont le sang chaud, Archéopteryx est un dinosaure qui a résolu avec ses plumes le problème du maintien de la chaleur de son corps. Ces deux jugements catégoriels réorganisent ainsi différemment les taxinomies zoologiques et l'histoire de leur évolution (Latour, 1983: 213).<sup>2</sup>

Les catégories ne sont ni évidentes ni données une fois pour toutes. Elles sont plutôt le résultat de réifications pratiques et historiques de processus complexes, comprenant des discussions, des controverses, des désaccords. Les sciences naturelles sont donc un lieu privilégié où observer la dynamique de la catégorisation et de la recatégorisation et leurs évolutions linguistiques et cognitives. Plus généralement, l'instabilité caractérise la façon normale et routinière de saisir, décrire, comprendre le monde - et jette ainsi le soupçon sur toute description unique, universelle et atemporelle du monde.

<sup>2</sup> Voir d'autres exemples chez Apothéloz et Reichler-Béguelin (ici-même).

## 2.2. L'instabilité des catégories dans les pratiques linguistiques et cognitives

L'instabilité des catégories est liée à leurs occurrences dès qu'elles sont situées dans des pratiques: pratiques relevant des processus d'énonciation comme d'activités cognitives non nécessairement verbalisées, pratiques du sujet ou interactions où les locuteurs négocient une version provisoire, contextuelle, coordonnée du monde.

### 2.2.1. Transformations séquentielles des catégories en contexte

Au sein des activités discursives, l'instabilité se manifeste à tous les niveaux de l'organisation linguistique, allant des constructions syntaxiques aux configurations d'objets de discours. Cette instabilité est particulièrement observable dans la production orale, tout en pouvant être remarquée aussi dans les textes écrits.

La syntaxe du discours oral peut être caractérisée par ce que Blanche-Benveniste (1987) appelle des "bafouillages", des hésitations, des interruptions de la linéarité syntagmatique, des changements et des ruptures du traitement syntaxique en temps réel. Ces phénomènes syntaxiques manifestent des processus de planification de choix paradigmatiques ou de recherches lexicales: en hésitant sur un lexème, le locuteur active et produit une liste de lexèmes, qui peuvent être reliés dans une relation de coordination additionnelle ou peuvent constituer une série de candidats mutuellement exclusifs, l'un étant plus approprié que l'autre, comme dans les exemples suivants:

(1) "et alors à ce moment-là j'avais une bourse euh au chose au lycée au collègue quoi" (Blanche-Benveniste, 1987: 40, 141)

(2) "je buvais mon petit verre à table mon petit verre enfin un grand verre quoi" (Blanche-Benveniste, 1987: 35, 140)

Ces exemples illustrent des effets de précision progressive dans l'affirmation de la référence, qui s'affine au fur et à mesure du déploiement temporel de la production discursive - comme si le locuteur énumérait les candidats lexicaux possibles à la recherche de la meilleure adéquation par rapport à ce qu'il essaie de dire sur le référent et la situation. Mais ceci n'est pas le seul effet lié à la planification hic-et-nunc de la syntaxe orale, où les locuteurs utilisent "le premier mot qui leur vient à l'esprit plutôt que de

chercher le terme approprié, le mot juste" (Brown & Yule, 1983: 18): plus positivement, ceci leur permet de construire pas à pas un objet discursif qui n'est pas disponible comme une catégorie unique et prête à l'emploi (Mondada, 1995c). La référenciation adéquate peut être vue comme un processus de construction d'un chemin liant différentes dénominations approximatives qui ne sont pas effacées par le dernier choix. Une conséquence en est que plusieurs tentatives de nomination peuvent être retenues comme adéquates, la correction de l'erreur étant alors utilisée comme une ressource interactionnelle pour invoquer des formulations alternatives (Jefferson, 1974: 181).

La syntaxe orale, comme la syntaxe de la conversation, manifeste des processus qui sont aussi observables dans les textes écrits. Ceci est le cas non seulement des raturages visibles sur les manuscrits (Grésillon & Lebrave, 1982), mais aussi des subversions de la linéarité textuelle, comme dans les exemples suivants:

(3) Fidèle à ma coutume, je me suis dirigée vers *le port*. *Le port!*... hélas! c'est *un mur haut de trente pieds*, sur lequel des soldats ou des bateliers affrontent seuls les vertiges; il fallait, pour grimper là, une fermeté que je n'ai point, et, retournant sur mes pas, j'ai quitté *ces faux semblans de quais*, pour me renfermer avec mes souvenirs dans *l'appartement*... c'est-à-dire, dans *la salle voûtée, obscure, large et longue*, à ne pas y reconnaître son père, qu'on m'a donnée en guise de chambre à coucher. (Gasparin, *Voyage d'une ignorante dans le midi de la France et l'Italie*, Paris: Paulin, 1835, vol. 1, 147)

(4) S'il m'était permis de raconter [...] je vous dirais par quelle suite d'épreuves il m'a fallu passer pour trouver *une chambre*... non, *un repaire* à la Grande auberge de l'Europe, tenue par il signore Pietro Roberti. (Achard, *Montebello, Magenta, Marignan. Lettres d'Italie (mai et juin 1859)*, Paris, 1859, 50)

Dans ces exemples, la dénomination des objets est niée, reformulée, corrigée par la proposition d'une autre description, indiquée comme étant plus adéquate. Le processus de référenciation est développé dans le contraste entre les deux dénominations, en posant une première description canonique mais approximative, correspondant à une première attente, puis en la contrastant et en la concurrençant avec une seconde, correspondant à une découverte surprenante, qui est critique mais aussi plus adéquate pour identifier le référent. En termes de processus de catégorisation, on peut dire

qu'une catégorie prototypique ou stéréotypique est d'abord considérée, se présentant comme la base la plus disponible et partageable pour la communication; ensuite sont opérées des modifications qui font passer l'entité d'un point central de son domaine sémantique vers un point périphérique, ou qui provoquent une recatégorisation radicale. Ici encore, la description adéquate correspond moins à la dernière dénomination proposée qu'au parcours liant les différentes solutions proposées.

Le problème qui se pose ici n'est plus à formuler en termes d'une confrontation et d'une tentative de cartographie entre les mots comme étiquettes et les entités "réelles" du monde, mais en termes d'identification d'un dispositif général qui exploite les contraintes et les potentialités linguistiques pour dessiner une représentation cognitive socialement partagée de la réalité. Les locuteurs marquent d'eux-mêmes les glissements entre référentialité et négociation intersubjective des processus de référenciation, par des commentaires métalinguistiques ponctuant leur discours, reconnaissant par exemple des conflits entre plusieurs descriptions autorisées par des locuteurs différents, comme dans les fragments suivants:

(5) La ville est partagée par un *sale et méchant filet d'eau*, que quelques relations libérales honorent du nom de *superbe canal*. (de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris: Ed. d'aujourd'hui, 1977, vol. 1, 110)

(6) Ce que dans cette contrée on est convenu d'appeler des *routes*; ce qu'effrontément on indique comme telles sur les cartes, par une double ligne employée ailleurs pour désigner les grandes communications, ne sont que des *sentiers* d'un pied de largeur, creusés à une profondeur de huit ou dix pouces. (Haussez, *Voyage d'un exilé de Londres à Naples et en Sicile*, Lausanne, 1835, vol. 2, 347)

(7) - «Des *palais* en marbre blanc!» - s'écriait-on. Je n'apercevais que de *vieux édifices* s'échelonnant les uns sur les autres, et formant espalier, pour ainsi dire. (Gasparin, op. cit., vol. 1, 146)

On remarque ici un conflit entre différentes conventions, différentes interprétations. Une catégorie lexicale impose un point de vue, un domaine sémantique de référence, concurrencé par d'autres catégories suggérées, et produisant du sens à partir du contraste avec les précédentes. Le discours pointe explicitement vers la non-correspondance entre les mots et les choses, et la référenciation émerge de l'exhibition de cette distance, de la

démonstration de l'inadéquation des catégories lexicales disponibles - la meilleure adéquation étant construite au moyen de leur transformation discursive. Nous interprétons ces effacements comme des indicateurs d'un processus d'ajustement des mots qui ne se fait pas directement en rapport au référent dans le monde, mais au cadre contextuel, afin de construire l'objet de discours au cours du processus de référenciation lui-même (Mondada, 1994). On ne peut plus dès lors considérer ni que le mot ou la catégorie adéquate est décidé a priori "dans le monde", préalablement à son énonciation, ni que le locuteur est un locuteur idéal qui est simplement en train de chercher le mot juste dans un stock lexical. Au contraire, le processus de production des séquences de descripteurs en temps réel ajuste constamment les choix lexicaux à un monde continu, qui ne préexiste pas comme tel mais dont les objets émergent comme des entités discrètes au cours du temps de l'énonciation qui y réfère. L'acte d'énonciation profile le contexte et les versions intersubjectives du monde adéquates à ce contexte-là.

De telles instabilités dans l'identification d'objets discrets peuvent être observées aussi à un niveau non linguistique (ou du moins à un niveau cognitif où la verbalisation n'est pas nécessairement et explicitement impliquée), dans des pratiques quotidiennes. En d'autres termes, l'activité cognitive individuelle, au niveau psychologique, est elle aussi une activité constante de catégorisation et non pas une simple identification et reconnaissance d'objets pré-existants. Comme nous l'avons développé au niveau linguistique, la catégorisation cognitive dépend elle aussi d'un traitement non exhaustif et sélectif du monde, lui-même susceptible de voir transformées ses finalités ou ses modalités adaptatives.

Cette flexibilité a été testée dans une expérience montrant qu'une série de photographies de paysages routiers pouvait être découpée différemment en catégories selon le point de vue introduit par des instructions données aux sujets: une catégorie (par exemple celle de "paysage urbain") clairement délimitée lorsqu'il s'agissait de répondre à l'instruction de "regrouper tous les paysages semblables", se distribuait en quatre catégories différentes quand l'instruction était de trier les photographies conformément à un comportement de conducteur (Dubois & al., 1993; Dubois & Fleury, 1993).

Pour résumer ce point, on dira que même à un niveau non explicitement verbal (le tri ne demandait aucune lexicalisation), la discrétisation du monde en catégories n'est absolument pas donnée a priori, mais varie selon les activités cognitives des sujets qui les opèrent. En d'autres termes, au niveau élémentaire de la segmentation du monde en catégories, les objets ne sont pas donnés selon des "propriétés intrinsèques du monde", mais construits à travers les processus cognitifs des sujets appliqués au monde conçu comme un flux continu de stimulations. La reconnaissance de l'objet, même dans sa saisie "infra-linguistique", ne peut être considérée comme l'extraction de propriétés pertinentes d'un monde déjà discrétisé, mais comme la construction de catégories flexibles et instables, à travers des processus complexes de catégorisation produisant des catégories potentiellement mémorisées et lexicalisées.

### 2.2.2. Processus collaboratifs de construction discursive des objets

Les instabilités ne sont pas simplement une affaire de variations individuelles qui pourraient être remédiées et stabilisées par un apprentissage conventionnel de "valeurs vraies"; elles sont reliées à la dimension constitutivement intersubjective des activités cognitives. C'est pour cela que nous insisterons dans cette partie sur la référenciation conçue comme une construction collaborative d'objets de discours - c'est-à-dire d'objets dont l'existence est établie discursivement, émergeant de pratiques symboliques et intersubjectives (Mondada, 1994, 1995a, 1995d).

Si on se penche sur les conversations ordinaires, on peut observer non seulement que les énoncés sont produits ou complétés collaborativement (Sacks, 1992; Lerner, 1991), mais aussi que les objets de discours peuvent être enrichis, alimentés, construits collectivement par différents locuteurs (Clark & Wilkes-Gibbs, 1986) - ce processus de collaboration interactionnelle pouvant modifier radicalement les objets concernés.

- (8) 1 A: c'est un endroit que j'adore / vraiment qui est merveilleux /  
 2 B: qui a été défiguré [COMplètement \  
 3 A: [qui a été DEfiguré complètement \ alors il reste encore quelques parties côté Vauvenargues et:  
 4 B: oui oui  
 5 A: et je crois que ça va revivre / heureusement / grâce à l'effort de:.  
 6 B: Cézanne a dû se retourner dans sa tombe \

- 7 C: mais qu'il risque de l'être encore plus par [le: TGV - et: (?)  
 8 A: [voilà [non c'est ça // non non c'est ça / y a le problème du TGV qui: qui vient se greffer là-dessus /

En 2, B collabore à l'affirmation des propriétés descriptives de l'objet discursif introduit par A. Il le fait en terminant son énoncé, en ajoutant une nouvelle relative connectée à la précédente. Cette collaboration syntaxique, toutefois, sert à développer un argument différent: au lieu de valoriser le site dont il est question, comme le fait A, B souligne l'importance des déchets écologiques. A en 3 prend effectivement en considération cet argument, en le répétant, mais il revient ensuite à sa ligne argumentative. B l'interrompt (en 6) et impose son argument, grâce à l'appui de C, qui relie son intervention à B (et non à A). A intègre à nouveau cet argument dans son discours, qui cette fois continuera en suivant cette ligne. Même si A introduit explicitement ses objets discursifs, ceux-ci ne lui appartiennent pas et se transforment en étant ordonnés collectivement de façon largement indépendante des intentions individuelles.

Même dans des situations où les locuteurs essaient de contrôler leurs processus de construction du sens, avec le but de produire des réponses explicites et complètes à des questions aussi univoques que possibles, comme c'est le cas dans les entretiens, les objets de discours sont sensibles à la variation contextuelle (Mondada, 1995b):

- (9) 1 E: c'est le centre-ville /  
 2 G: ouais c'est le centre-ville alors \  
 3 E: pour vous vous avez l'impression d'être au centre-ville /  
 4 G: ah oui tout à fait alors tout à fait hein \  
 5 E: mhm mhm  
 6 G: et puis je crois qu'il y a pas un autre quartier plus / mieux que ça donc \  
 7 E: [mhm mhm  
 8 G: [pour aller au centre-ville donc \ système de communication / tout ça c'est c'est bien défini c'est bien placé \

Dans ce bref échange au cours d'un entretien sociologique, G donne deux versions différentes de la localisation de son quartier dans la ville: quand il répond à l'enquêteur E, il reconnaît qu'il est centralement localisé; par contre, quand il propose de lui-même une description, il le localise en

relation avec le centre, quoique non loin de lui (en utilisant le verbe "aller", par lequel il se situe à la source et identifie le "centre" comme un point cible disjoint). Sa description est ainsi orientée collaborativement vers le contexte, elle ne peut être extraite et isolée dans une affirmation définitive. Ceci est le cas aussi dans le contexte de la recherche scientifique en laboratoire, même là où les descriptions produites sont censées se définir par rapport à leur adéquation aux faits observés. En effet, lorsqu'on analyse les conversations entre chercheurs, on remarque que les descriptions sont moins orientées vers la réalité elle-même que vers l'accomplissement négocié d'une version publique et acceptable du monde (Mondada, 1995e). Ainsi en est-il dans l'exemple suivant, emprunté à Lynch (1985):

- (10) 1 M       ther no:t, clear there=  
 2 J       =th'thing is's thee ehm  
 3       (1.5)  
 4 J       thisiz garbajhe- ooh there's one right there!  
 5       (2.0)  
 6 M       is: it?=  
 7 J       =wehh I dun[nuh  
 8 M       [nuhh (thet) doesn't look like vesiculs  
 9       (0.3)  
 10 M       hhlooks more like a spine er s'm-  
 11       (1.0)  
 12 J       mm well it would be one of two thi:ngs hh I guess those could be  
           microtubules cut et an angle so (we won't) circle it

L'interaction a lieu dans un laboratoire de neurophysiologie, où deux chercheurs sont en train d'observer un montage de micrographies électroniques, en recherchant des occurrences d'axones terminaux. Cette lecture de la micrographie est collective et négociée: tout en ayant affirmé la mauvaise qualité du document (1, 4), J en 4 annonce qu'il a identifié un axone. Cette "découverte" est mise en doute par le silence qui la suit (5) et par la question de M (6): J se rebiffe et reprend son affirmation en la modalisant fortement (7). De cette façon, il montre une forte sensibilité à la construction interactive du compte-rendu d'une éventuelle découverte: l'incertitude de l'appartenance catégorielle d'une telle occurrence est interactionnellement discutée et élucidée. D'autres modifications de l'objet sont observables, au fil des différentes descriptions: l'objet pourrait être

une "vésicule" (c'est-à-dire un axone) ou une "épine", mais aucun choix n'est fait entre les deux dénominations (12). Le choix véritable est la décision prise, "not to circle it", qui signifie que, après cette négociation, l'objet ne sera pas considéré comme une instance adéquate du phénomène qui est en train d'être décrit, c'est-à-dire une instance qui pourrait être mentionnée dans la version publique du fait, à soumettre à la communauté scientifique ou à inclure dans les données statistiques appuyant ce type d'observations (Lynch, 1985: 220).

Le caractère référentiellement vague est généralement inévitable dans la conversation et plus spécifiquement quand les chercheurs se trouvent face à des objets inconnus ou non-identifiés, qui peuvent ultérieurement se révéler être des découvertes ou des artefacts: ce qui est en jeu ce n'est pas tellement d'avoir accès à un arrière-plan référentiel stable et objectif pour comprendre ces références vagues, mais plutôt la possibilité de décrire les processus de coordination entre les locuteurs et l'organisation des activités dans lesquelles ils s'incarnent (Lynch, 1993: 285 parle de propriétés rationnelles des expressions indexicales; dans une perspective différente, Clark & Wilkes-Gibbs, 1986 parlent d'établissement d'une "croyance mutuelle" suffisante pour les buts courants de la conversation).

En conclusion, l'indexicalité du langage et du discours ruine l'illusion de donner une description unique et stable du monde et souligne sa nécessaire dépendance contextuelle. Au lieu d'être attribuable à un manque d'efficacité du système linguistique et cognitif, cette dimension manifeste sa capacité à traiter la variabilité des situations à travers une catégorisation adaptative. Le fait que les descriptions du monde sont nécessairement incomplètes et que la catégorisation évolue d'une façon flexible rend leur production indissociable du travail d'interprétation par lequel l'interlocuteur les complète et les ajuste au contexte. Ceci ne signifie pas que les descriptions sont chaotiques ou désordonnées: les sujets possèdent des structures cognitives, notamment mémorielles, qui permettent de donner une stabilité à leur monde, ainsi que des procédures systématiques pour organiser la co-construction d'objets de discours. En soulignant les instabilités catégorielles, nous avons voulu montrer qu'elles reposent sur des processus complexes, opérant à un niveau psychologique, discursif, linguistique, relevant de compétences sociales, de points de vue, d'activités

situées et de pratiques intersubjectives avant que d'incertaines propriétés du monde.

Dans la dernière partie de cet article, nous prendrons en considération l'autre face de ces processus catégoriels, en traitant des possibilités, des ressources, des moyens pratiques permettant de stabiliser les instabilités.

### 3. Processus de stabilisation

On se focalisera d'abord sur la stabilisation des catégories à un niveau psychologique, à travers la prototypicalité, puis à un niveau linguistique, avec la lexicalisation, les stéréotypes et l'anaphore. Nous terminerons en considérant l'importance des technologies de l'écriture, de l'imprimé, de la visualisation d'entités cognitives et symboliques dans leur stabilisation.

#### 3.1. Prototypes, stéréotypes et nomination comme processus de stabilisation

La conceptualisation par Rosch des principes de catégorisation permet de caractériser les prototypes comme des constructions dynamiques plutôt que comme des représentations stabilisées stockées en mémoire: "parler de prototypes est simplement une fiction grammaticale commode; ce qui est réellement en jeu ce sont les jugements de degré de prototypicalité" (Rosch, 1978a: 37). Cependant, les principes de catégorisation qu'elle invoque pour expliquer la formation des prototypes - comme l'économie cognitive et les contraintes perceptives - ont porté à en accentuer le statut de représentations structurées et stabilisées. En d'autres termes, le système cognitif construirait à l'aide de prototypes des invariants psychologiques qui donneraient une stabilité aux interprétations que les humains font du monde: "les prototypes apparaissent comme étant les membres de la catégorie qui reflètent le plus la structure redondante de la catégorie comme tout" (Rosch, 1978a: 37).

Strictement parlant, les prototypes resteraient des constructions psychologiques et individuelles. Toutefois, comme l'a bien vu Rosch, la lexicalisation contribue à leur stabilisation ultérieure. Pour Rosch, donc, "quand les noms des catégories sont appris, ils tendent à s'attacher d'abord au stimulus saillant (en se généralisant seulement plus tard à d'autres instances physiquement similaires): par ce moyen, les couleurs naturelles

prototypiques deviennent les noyaux organisationnels des catégories" (Rosch, 1978b: 49).

Les noms comme labels correspondent aux prototypes et contribuent à leur stabilisation au fil de différents processus. D'abord ils correspondent à des unités discrètes de la langue, qui permettent une décontextualisation du prototype selon les paradigmes disponibles en langue et garantissent ainsi son invariance à travers les contextes. Ensuite, la nomination du prototype rend possible son partage par plusieurs individus à travers la communication linguistique et en fait ainsi un objet socialement distribué, stabilisé au sein d'un groupe de sujets. Un tel prototype partagé évolue dans une représentation collective appelée généralement stéréotype.

Si nous suivons Rosch dans les grandes lignes de son analyse des processus de stabilisation des prototypes à travers la nomination, nous ne pouvons renoncer à deux remarques critiques qui nous semblent pertinentes pour la question de l'instabilité de la référence. En premier lieu, l'analyse de Rosch se cantonne à une conception réduisant le langage à une nomenclature et la dénomination à une cartographie directe des noms (labels) sur les choses (même lorsque les choses sont rendues mentales via les prototypes) - conception dont nous avons déjà montré le caractère problématique dans la première partie de cet article. En second lieu, si l'interprétation des processus d'évolution des prototypes en stéréotypes à travers la lexicalisation est productive, nous pensons qu'il faut rendre compte du passage d'un niveau purement subjectif vers un niveau intersubjectif - ceci d'autant plus que le domaine social de validation de ce prototype/stéréotype reste largement sous-spécifié (étant tantôt relié au sens commun et au sens conventionnel des mots, tantôt aux conceptualisations des sciences naturelles).

De nombreux linguistes ont déjà remarqué que les unités lexicales stabilisent conventionnellement les significations des mots dans une communauté linguistique; il nous semble que ce processus de stabilisation jouit d'une attention particulière auprès de la linguistique cognitive contemporaine (cf. Langacker, 1987; Kleiber, 1990 parmi d'autres), qui parle des stéréotypes comme étant psychologiquement fondés comme des "effets de prototypicalité dans la langue" (Lakoff, 1987: 59) et qui les représente formellement dans des systèmes d'intelligence artificielle. Dans ce cadre, l'évolution des prototypes et des significations des mots en

stéréotypes ne se base plus sur des propriétés réalistes ou des valeurs de vérité mais sur la codification sociale des façons de parler et de représenter le monde, voire sur leur implémentation technologique (Dubois & Resche-Rigon, 1993).

### 3.2. Anaphore et procédures de stabilisation discursive

Au sein de la temporalité discursive, les inscriptions textuelles peuvent également avoir un effet stabilisateur ou destabilisateur, proposer ou corriger, spécifier et conventionnaliser les usages catégoriels. Les phénomènes invoqués pour évaluer la généralité des instabilités dans le discours interviennent aussi dans les procédures de stabilisation. Ainsi, par exemple, l'anaphore a été vue tantôt comme illustrant typiquement le problème des référents évolutifs (Charolles & Schnedecker, 1994), tantôt comme une façon de stabiliser ou de focaliser une dénomination particulière, excluant par là d'autres possibilités, même si elles sont potentiellement disponibles dans le texte:

(11) Sur la droite de Baïa, et attendant au rivage qui borde la mer, est *un édifice connu sous le nom de tombeau d'Agrippine*; on y pénètre à l'aide de torches par une entrée assez étroite. D'après la construction, il nous semblait beaucoup plus naturel de croire que nous avions sous les yeux *un théâtre plutôt qu'un tombeau*: c'est, du reste, l'opinion de beaucoup d'antiquaires. Cependant, tant qu'on viendra à Baïa, on ira voir *le tombeau d'Agrippine* quoiqu'elle ait été enterrée sur la hauteur, près de Misène et de la maison de César. (*L'Italie, la Sicile, les Iles Eoliennes, l'île d'Elbe, Malte, l'île de Calypso, etc.*, Paris, 1834-7, vol. 2a, 111-112)

(12) On trouve *une voûte isolée*, en plein ceintre, qu'on dit être *le tombeau d'Agrippine*. *Cette voûte...* (Cochin, *Voyage d'Italie*, Paris, 1758, vol. 1, 213)

Si l'on compare ces deux descriptions, on remarque qu'un objet peut déclencher une série de descripteurs dotés de valeurs dissemblables. Dans le premier exemple, le descripteur "tombeau d'Agrippine" est fortement modalisé, inscrit dans l'expression de croyances, réputations, opinions, mais aussi dans l'opposition entre une perspective impersonnelle ("on") et subjective ("nous"). Ces éléments sont tous orientés vers la disqualification de la dénomination de l'objet comme "tombeau d'Agrippine", même si le texte maintient ironiquement ce descripteur, l'exhibant comme lié davantage à des usages conventionnels qu'à une valeur "vraie". Le second

exemple contient des éléments moins modalisés est en basé sur l'opposition entre ce qui est vu et ce qui est dit; le choix est tranché par l'anaphore, qui sélectionne le premier et exclut le second descripteur.

Le discours a d'autres possibilités de marquer syntagmatiquement la stabilisation d'une catégorie:

(13) Je vois que M. de la Lande parle de la beauté et de la situation de ce palais. Effectivement, je n'ai rien vu qui ait l'air *si palais*. La situation y contribue sûrement beaucoup. (Bergeret, *Voyage d'Italie 1773-1774*, Paris, 1948, 41)

(14) La ville, *car c'est une ville*, se compose de quarante à cinquante maisons, qu'entoure une haute et forte muraille, pour les garantir des brigands de terre et de mer. (Simond, *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1828, vol. 2, 34)

Ces types de formules confirment ou renforcent par la répétition l'utilisation d'un certain descripteur, "palais" ou "ville" (que l'on retrouve dans d'autres expressions, comme "pour un oiseau c'est un oiseau" ou "c'est un oiseau oiseau"). Ceci a comme effet de centrer l'utilisation du descripteur, de sorte à stabiliser l'objet comme un objet prototypique. La nécessité d'un usage redondant du même dénominateur et de sa ratification au cours du développement textuel montre l'instabilité des descripteurs particuliers, qui risquent constamment d'être critiqués ou abandonnés.

### 3.3. L'inscription comme un procès de stabilisation

La matérialisation des catégories cognitives et linguistiques à travers différentes technologies sera le dernier exemple de stabilisation et d'objectivisation que nous aborderons ici. Une telle matérialisation ne concerne pas restrictivement les artefacts physiques - qui résultent eux-mêmes d'activités cognitives - mais aussi et surtout les moyens d'inscriptions tels que l'écriture, l'imprimé, l'image. Goody (1977) a souligné le fait que l'écriture "domestique l'esprit", change radicalement les façons dont il est possible de saisir le monde et la pensée. L'écriture permet de disposer et de fixer dans des relations spatiales le flux temporel des mots du discours oral. Ceci permet de nouvelles formes de calcul (Lave, 1988 montre que les capacités mathématiques sont radicalement différentes selon que les sujets utilisent la plume et le papier ou non), de raisonnement logique, d'argumentation (par exemple, l'habileté de développer des syllogismes est reliée à la manipulation de diagrammes sur du papier). Ceci

permet aussi de stocker, mémoriser, retrouver des données à manipuler cognitivement, ainsi que de les organiser par des formes exploitant leur disposition synoptique et ordonnée.

Ces possibilités ont été exploitées depuis très longtemps: au début la forme écrite privilégiée a été la liste - non seulement sous forme de listes de comptes mais aussi de listes généalogiques ou de listes lexicales. Ces dernières favorisent l'émergence d'une norme qui légifère et évalue la correction linguistique, par laquelle le système linguistique est stabilisé; en outre, elles favorisent la co-présence décontextualisée d'unités linguistiques qui laisse apparaître la possibilité de considérer le langage comme un objet d'étude, de le voir comme un système, de le déployer spatialement dans ses relations abstraites et décontextualisées. Auroux a montré que la connaissance linguistique exploite les ressources de l'écriture en mesure de spatialiser le texte ou les mots, normalement contraints par la linéarité du langage (1994: 52). La forme tabulaire permet de rendre visibles des régularités invisibles dans les usages linguistiques. Plus tard, l'apparition de l'imprimé ira de pair avec une autre révolution technologique majeure, la "grammatisation", qui consiste dans la production, depuis la Renaissance, de grammaires et de dictionnaires de toutes les langues du monde sur la base du paradigme gréco-latin, permettant une standardisation de l'appréhension des vernaculaires européens aussi bien que des langues extra-européennes.

Plus généralement, la stabilisation des représentations à travers les technologies de l'inscription permet l'essor de la pensée scientifique. Plus particulièrement, la science moderne émerge lorsque l'imprimé a pu fournir "un énoncé visuel répétable exactement" (Ivins, 1953; voir aussi Eisenstein, 1979): "ce qui est spécifique à la science moderne est la convergence entre l'observation exacte et la verbalisation exacte: descriptions exactement verbalisées de processus et d'objets complexes soigneusement observés. La disponibilité de gravures techniques détaillées (les premiers bois, et plus tard les gravures sur métal) a permis d'implémenter ces descriptions méticuleusement verbalisées" (Ong, 1982: 127).

Les pratiques scientifiques ne peuvent être conçues sans les inscriptions produisant des "mobiles immuables" (Latour, 1988). Dans le laboratoire, l'objectivité émerge d'une série de transformations opérées au fil des

inscriptions construisant l'intelligibilité et l'objectivité des affirmations scientifiques, qui peuvent ainsi devenir des faits. Les inscriptions sont mobiles: elles peuvent circuler dans de larges réseaux; en même temps elles sont immobiles: elles sont fixées et ne se transforment pas dans leur mouvement. Ainsi, elles produisent l'intelligibilité des phénomènes, en les réduisant à des surfaces planes (une liste, un fichier, un recensement, une carte, un index, etc.), permettant de maîtriser synoptiquement les faits, de recombinaison les données, de changer leur échelle sans changer leurs propriétés, de façon à les rendre manipulables. Les inscriptions peuvent être reproduites, permettant non seulement leur circulation mais aussi leur comparaison à travers le temps et l'espace. Elles rendent les faits disponibles dans la même matérialité que le texte: "un laboratoire actuel peut être défini comme un lieu unique où un texte est construit pour commenter des choses qui sont toutes présentes en lui. Du fait que le commentaire, les textes précédents (à travers les citations et les références) et les "choses" ont la même consistance optique et la même homogénéité sémiotique, l'écriture accomplit un degré extraordinaire de certitude [...] Le texte n'est pas simplement "illustré", il porte en lui tout ce qu'il y a à voir dans ce à propos de quoi il écrit" (Latour, 1988: 46). Une fois ainsi stabilisés par les textes et les inscriptions visuelles, les faits résisteront aux destabilisations possibles de la controverse, finissant par s'imposer comme allant de soi et par devenir des référents stables de la science.

#### 4. Conclusions

Nous avons essayé de montrer que la question de la "référence" peut être revisitée au long de deux lignes argumentatives, concernant la catégorisation d'un côté, grâce aux recherches psychologiques récentes sur les processus par lesquels les systèmes cognitifs donnent une stabilité au monde, et concernant, de l'autre côté, une perspective linguistique interactionniste et discursive qui considère les processus de référenciation en termes de construction d'objets de discours et de négociation de modèles publics du monde. Dans un cadre interdisciplinaire, il était important pour nous de penser les fondements théoriques communs, les convergences et les complémentarités de ces deux approches, dans le souci d'échapper à la tentation de réduire un niveau à un autre, jugé plus explicatif mais niant l'autonomie des multiples "couches de l'être".

L'analyse conséquente des processus de référenciation qui participent de la constitution d'un monde discrétisé, doté de facticité et faisant sens, transforme radicalement la question de la référence: au lieu de référer à un ordre du monde idéal et universel et à sa nomination, nous avons essayé d'explicitier les différents niveaux auxquels la référence est produite par les systèmes cognitifs humains, en utilisant une large variété de dispositifs et de contraintes, dont ceux des langues naturelles. L'enjeu est la reconnaissance du rôle central des pratiques langagières et cognitives d'un sujet "incarné", socialement et culturellement ancré, ainsi que de la multiplicité, plus ou moins objectivée, plus ou moins solidifiée, des versions du monde qu'elles produisent.

### Bibliographie

- APOTHÉLOZ, D., M.-J. REICHLER-BÉGUELIN (ici-même) : "Construction de la référence et stratégies de désignation".
- AUROUX, S. (1994) : *La révolution technologique de la grammatisation*, Bruxelles, Mardaga.
- BARSALOU, L. (1983) : "Ad-hoc categories", *Memory and Cognition* 11, 211-227.
- BERTHOUD, A.-C., L. MONDADA (1995) : "Modes d'introduction et de négociation du topic dans l'interaction verbale", in : VÉRONIQUE, D., R. VION (éds) : *Modèles de l'interaction verbale. Actes du Colloque sur l'Interaction sociale, Université de Provence, septembre 1991*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 277-303.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (1987) : "Syntaxe, choix de lexique et lieux de bafouillage", *DRLAV* 36-37, 123-157.
- BROWN, G., G. YULE (1984) : *Discourse Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CLARK, H.H., D. WILKES-GIBBS (1986) : "Referring as a collaborative process", *Cognition* 22, 1-39.
- COHEN, M. (1977) : *Sensible Words : Linguistic Practice in England, 1640-1785*, Baltimore, John Hopkins University Press.
- DUBOIS, D. (à paraître) : "Catégories, prototypes et figements: constructions d'invariants et systèmes symboliques", *Colloque "La locution"*, Paris, ENS Saint-Cloud.
- DUBOIS, D. (1995) : "Catégories sémantiques naturelles : enjeux pluridisciplinaires", in : LÜDI, G. (éd.) : *Linguistique et modèles cognitifs*, ARBA, Université de Bâle.
- DUBOIS, D., D. FLEURY (1993) : "From classification to cognitive categorization : the example of the road lexicon", in : DIDAY, E. (éd.) : *Actes de l'IFCS-93*, Berlin, Springer Verlag.
- DUBOIS, D., P. RESCHE-RIGON (1993) : "Prototypes ou stéréotypes : productivité et figement d'un concept", in : PLANTIN, C. (éd.) : *Lieux communs, Topoi, Stéréotypes et Clichés*, Paris, Kimé.
- DUBOIS, D., R. BOURGINE, P. RESCHE-RIGON (1992/93) : "Connaissances et expertises de divers acteurs économiques dans la catégorisation d'un objet perceptif", *Intellectica* 15, 241-271.
- DUBOIS, D., D. FLEURY, C. MAZET (1993) : "Représentations catégorielles : perception et/ou action", in : WEILL-FASSINA, A., P. RABARDEL, D. DUBOIS (éds) : *Représentations pour l'action*. Toulouse, Octares.
- ECO, U. (1993) : *La recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil.
- EISENSTEIN, E. (1979) : *The printing Press as an Agent of Change*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GIVON, T. (1989) : *Mind, Code and Context. Essays in Pragmatics*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum.
- GOFFMAN, E. (1974) : *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*, New York, Harper and Row.
- GOODY, J. (1977) : *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.

- GRACE, G.W. (1987) : *The linguistic construction of reality*, London, Croom Helm.
- GRÉSILLON, A., J.-L. LEBRAVE (1982) : "Les manuscrits comme lieu de conflits discursifs", in : *La genèse du texte: les modèles linguistiques*, Paris, CNRS, 129-175.
- IVINS, W.M. (1973) : *On the Rationalization of the Sight*, New York, Plenum Press.
- JEFFERSON, G. (1974) : "Error Correction as an Interactional Resource", *Language in Society* 2, 181-199.
- KLEIBER, G. (1990) : *La sémantique du prototype*, Paris, P.U.F.
- LABOV, W. (1978) : "Denotational structure", *Chicago Linguistic Society* 14, 1, 220-260.
- LAKOFF, G. (1987) : *Women, fire and other dangerous things*, Chicago, Chicago University Press.
- LAMBRECHT, K. (1995) : *Information structure and sentence form. Topic, focus, and the mental representation of discourse referents*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LANGACKER, R. (1987) : *Foundations of cognitive grammar*, Stanford, Stanford University Press.
- LATOUR, B. (1983) : "Comment redistribuer le Grand Partage ?", *Revue de Synthèse* III, 110, 203-236.
- LAVE, J. (1988) : *Cognition in Practice. Mind, Mathematics and Culture in Everyday Life*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LERNER, G.H. (1991) : "On the syntax of sentence-in-progress", *Language in Society* 20, 441-458.
- LYNCH, M. (1985) : *Art and Artifact in Laboratory Science : A Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory*, Boston, Routledge and Kegan Paul.

- LYNCH, M. (1993) : *Scientific Practice and Ordinary Action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MONDADA, L. (1994) : *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir: Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Lausanne, Université de Lausanne, Thèse.
- MONDADA, L. (1995a) : "La construction interactionnelle des topics", *Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles, Colloque de Lausanne, 18-19 novembre 1994, Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage* 7, Univ. de Lausanne.
- MONDADA, L. (1995b) : "L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle", in : THIBAUD, J.-P. M. GROSJEAN (éds) : *Méthodes d'investigation des espaces publics urbains*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- MONDADA, L. (1995c) : "La construction discursive des catégories", in : DUBOIS, D. (éd) : *Actes du Colloque "Catégorisation, représentation des connaissances et systèmes symboliques"*, Paris, 16-17 septembre 1992, Paris, Kimé.
- MONDADA, L. (1995d) : "Planification des énoncés et séquences interactionnelles", *Actes du Colloque BENEFRY-Strasbourg, "Problèmes de sémantique et de relations entre micro- et macro-syntaxe"*, Neuchâtel, 19-21 mai 1994, SCOLIA 4.
- MONDADA, L. (1995e) : "La construction discursive des objets de savoir dans l'écriture de la science", *Réseaux* 71, 55-77.
- ONG, W. (1982) : *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, New York, Routledge.
- PADLEY, G.A. (1985) : *Grammatical Theory in Western Europe, 1500-1700: Trends in Vernacular Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PELT, J. M. (1994) : *Des fruits*, Paris, Fayard.
- PIAGET, J. (1974) : *La pensée physique, Epistémologie génétique*, Paris, PUF.

- RASTIER, F. (1991) : *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- RASTIER, F. (1994) "Interprétation et compréhension", in : RASTIER, F., M. CAVAZZA, A. ABEILLÉ : *Sémantique pour l'analyse : de la linguistique à l'informatique*, Paris, Masson.
- RORTY, R. (1980) : *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, University Press.
- ROSCH, E. (1978a) : "Principles of Categorization", in : ROSCH, E., B.B. LLOYD (éds) : *Cognition and Categorization*, New York, Wiley, 27-48.
- ROSCH, E. (1978b) : "Principles of categorization", in : WARREN, N. (éd) : *Advances in Cross-cultural psychology*, New York, Academic Press.
- ROTH, E.M., E.J. SHOBE (1983) : "The Effect of Context on the Structure of Categories", *Cognitive Psychology* 15, 346-378.
- SACKS, H. (1972) : "On the Analyzability of Stories by Children", in : GUMPERZ, J.J., D. HYMES (éds) : *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 325-345.
- SACKS, H. (1992) : *Lectures on Conversation*, London, Blackwell, 2 vol.
- SCHNEDECKER, C., M. CHAROLLES (1994) : "Les référents évolutifs : points de vue ontologique et phénoménologique", *Cahiers de linguistique française* 14, 197-227.